PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne

	Un An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER	$15.45	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire

	Un An	6 Mois	4 Mois	3 Mois
POUR LES ETATS-UNIS	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 22 JUILLET 1909 82me Année

Les derniers moments du général de Galliffet.

Bien que nous ayons annoncé la mort du Général de Galliffet dès la première heure et retracé à grands traits la carrière du brillant officier, nos lecteurs nous sauront gré de reproduire le remarquable article que lui consacre le "Gaulois" où sont racontés ses derniers moments et d'intéressantes anecdotes se rattachant à la vie de l'intrépide soldat.

Le général de Galliffet est mort mercredi soir à onze heures et quart, après une longue et douloureuse agonie. L'attaque de paralysie à laquelle vient de succomber l'ancien ministre de la guerre, avait été précédée de deux autres. Le 1er avril, en effet, il avait eu un étourdissement qui était en réalité, une première attaque, légère sans doute, mais qui se renouvelait cinq jours plus tard, dans des conditions déjà plus graves. Sa robuste constitution, son énergie morale, prévalurent contre la maladie ; on le vit reprendre son existence normale, celle, du moins, qu'il menait depuis un certain temps, dans le petit hôtel qu'il appelait son "ermitage" de la rue Chateaubriand.

C'est le 27 juin dernier, jour du Grand Prix de Paris, que le général a été surpris par cette dernière attaque qui devait l'emporter. Il était assis dans son cabinet de travail, à sept heures du soir, quand, voulant se lever, avec l'aide de son valet de chambre, il s'aperçut de la paralysie de son bras droit. Son médecin, le docteur Lereboullet, fut mandé en toute hâte, mais, depuis ce jour, malgré les soins éclairés et dévoués dont le général fut entouré, la maladie fit des progrès constants. Le côté droit fut pris à son tour, puis le bassin, puis les jambes, puis la partie supérieure des bras. Dès lundi, il était impossible d'alimenter le malade avec autre chose qu'un peu de lait qu'on lui faisait prendre au verre, à toutes petites gorgées. Hier, enfin, après une dernière tentative, le docteur renonçait à lui faire prendre la moindre chose. Midi, l'ancien ministre de la guerre perdait la connaissance des gens et des choses, et ce n'était plus alors qu'une lutte physique, opiniâtre et pénible contre la mort.

Sur son lit, le général, dont seuls les avant-bras et la tête pouvaient encore remuer, tournait son visage, de droite et de gauche, inlassablement, comme pour chercher un secours miraculeux, tandis que ses poignets et ses mains amaigris faisaient le geste désespéré d'écarter de son corps l'engourdissement glacial qui l'envahissait. Un peu après onze heures, enfin, il rendait le dernier soupir, entouré de ses enfants, le comte de Galliffet, la baronne et le baron Seillière.

Le général est mort chrétiennement. Dès avant-hier soir, alors qu'il était encore en pleine connaissance, il avait fait mander un de ses vieux amis, l'abbé A. Mugnier, qui lui avait administré les Sacrements suprêmes.

Depuis lundi, d'ailleurs, le général de Galliffet se savait perdu. Mais le glorieux soldat d'Afrique, du Mexique et de Sedan ne redoutait pas la mort. Il la vit venir avec sérénité, mieux même, avec cette crânerie si française qui fut toujours la dominante de son caractère. Comme un de ses familiers venait le voir, à son chevet, ce jour là, et lui prodiguait des paroles affectueuses et consolantes, l'ancien ministre de la guerre pressa fortement la main et, secouant la tête, lui dit :

—Adieu, mon vieux camarade, cette fois tu ne me reverras plus! Bah! c'est la mort.... et le général acheva sa pensée par un sourire résigné.

La nouvelle de son agonie s'était répandue dans Paris, hier, avec rapidité, et ce fut, toute la journée, dans la paisible rue de Chatesubriand, un interminable défilé de voitures et d'automobiles, amenant des amis, des officiers, des généraux, avides de nouvelles, espérant encore en la vigoureuse constitution du général.

Camarades de jadis, officiers d'ordonnance, plus jeunes, et jusqu'à de vieux soldats de la vieille armée impériale, d'anciens chasseurs d'Afrique, d'anciens guides de la maison de l'Empereur, vinrent prononcer chez le concierge ce mot anxieux :

—Le général?

—Il va très mal ; c'est la fin.

Puis, après avoir mis leur nom, d'une main tremblante, sur la feuille déjà couverte de signatures, s'en allèrent tout droit, en silence.

Spectacle poignant, où la raideur de l'attitude cachait la douleur vraie. On comprend combien le général de Galliffet fut aimé de ses officiers et de ses hommes.

—

Le général de Galliffet repose sur le lit de fer capitonné où il avait coutume de dormir depuis qu'il habitait le petit hôtel de la rue de Chateaubriand. Sa chambre, située au rez-de-chaussée donne sur le jardin qu'il aimait à faire cultiver selon ses goûts. De son lit, il pouvait voir émerger la touffe de grandes fougères qu'il avait fait planter en corbeille au centre de ce jardin. Il était très fier de "ses" fougères et aimait à les montrer à ses amis. Cette chambre est d'une grande simplicité. Aucun luxe. Une commode, une table à toilette, une table bureau, quelques chaises et un fauteuil en forment tout l'ameublement. C'est la chambre d'un soldat, à peine confortable.

On disait hier que le général voulait avoir des obsèques extrêmement modestes. Pas de fleurs, pas de couronnes, pas même d'honneurs militaires. A la vérité, il n'a fait à personne de confidences à ce sujet, et il faudra attendre, pour être fixé, que son testament soit ouvert. On croit toutefois que l'inhumation aura lieu à Maisons-Laffitte, où la famille Galliffet possède un caveau.

G. DROUILLY.

—

Quelques anecdotes

PAR M. LUCIEN NICOT

Peu de carrières militaires ont été aussi brillantes et aussi mouvementées que celle du général de Galliffet; peu d'existences de soldats présentent plus d'épisodes héroïques ou simplement émouvants, et il faudrait un volume pour raconter les anecdotes dont la vie du regretté général est émaillée.

Un des intimes du général, un de ceux qui lui restèrent, jusqu'au dernier jour, le plus fidèlement dévoués, le capitaine Choppin, a recueilli et noté, dans la "Revue de cavalerie", quelques-unes de ces anecdotes que le général aimait à conter, entre amis; certaines, assurément, valent la peine qu'on les rappelle.

—

Le général de Galliffet — personne ne l'ignore — possédait de superbes états de services : 47 ans de services, 13 campagnes, 1 blessure, 4 citations. A ce libellé officiel, il manque les deux blessures que le futur général a reçues sous les murs de Sébastopol, à cette affaire du 15 juin 1859, où sa brillante conduite lui valut une première citation à l'ordre de l'armée.

Pourquoi ces deux blessures n'ont elles pas été portées sur le livret du jeune sous-lieutenant de Crimée? Le général en a donné lui-même, longtemps, bien longtemps après, l'explication que voici :

J'étais trop fier pour parler d'une balle qui ne m'avait fait qu'un simple sétons à l'avant bras gauche, d'un coup de baïonnette reçu au poignet droit. Je considérais cela comme les impédiments du métier et trouvais que j'aurais mauvaise grâce à m'occuper de ces blessures quand des chefs, comme Brincourt et beaucoup d'autres, étaient criblés de balles. Je me suis fait panser comme j'ai pu et, sans interrompre mon service, me suis peu préoccupé de chercher du repos pour me remettre. Cela est venu tout seul. Ce maudit coup de baïonnette me cause, aujourd'hui, plus de désagrément que lorsque je l'ai reçu. Pendant plus de quarante ans, il ne s'est pas rappelé à mon souvenir, et maintenant il me gêne pour écrire. Quelquefois, la plume me tombe des mains.

Puisque nous parlons de la Crimée, nous ne pouvons résister à citer encore ce touchant et délicat souvenir que le général se plaisait aussi à raconter :

Je n'ai jamais oublié deux petits saint-cyriens arrivant du 3e de zouaves avec une tenue flambant neuve, que nous admirions. Nous admirions davantage leur air candide et leur peu d'étonnement de se trouver au milieu d'un monde qui n'avait rien de commun avec celui qu'ils avaient laissé en France. Je n'ai pas oublié leurs noms: Avon et Adalbert. Le soir, ils allaient aux tranchées et, pour leur première garde, étaient tués. Je les ai vus rapporter sur les brancards et je vous promets que j'ai éprouvé là une des plus grandes émotions de ma vie. J'en ai vu bien d'autres depuis, mais n'ai jamais été empoigné comme par la mort de ces deux enfants.

Cette petite pointe d'émotion est curieuse à noter chez ce soldat sans peur dont on admira plus tard la bravoure folle à l'assaut de Puebla et l'imperturbable sang-froid aux charges dramatiques de Sedan ?

—

De Crimée, le futur général passe en Italie, puis au Mexique, où il est au premier rang, à l'assaut de Puebla, batailant sans compter, jusqu'à ce qu'une effroyable blessure l'ait cloué sanglant sur le terrain.

Presque rétabli, contre toute humaine espérance, il s'en revient en France, où on l'envoie à Vichy se remettre tout à fait. Et là, marchant encore péniblement à l'aide de deux béquilles, il reste le même : les terribles souffrances par lesquelles il a passé ne lui ont rien enlevé de son énergique gaieté. Et, lorsqu'on l'interroge sur sa blessure, c'est avec une crânerie et une bonne humeur que rien ne peut altérer qu'il raconte l'épisode :

—Peuh! la belle affaire!.... Nous étions bien lancés. Un obus éclate, je suis renversé.... On ne s'arrête pas pour si peu ; les camarades continuent à charger. Quand je revins à moi, mes boyaux sortaient. Et puis après! A la chasse, quand un chien est éventré par un sanglier, nous ne l'abandonnons pas, nous lui remettons les boyaux en place, nous rapprochons les chairs, nous recousons ; et vogue la galère!.... J'essayai d'abord si je pouvais me relever. Oui. Quand je fus à genoux, je mis mes tripes dans mon képi. Encore un effort, j'étais debout; j'allai cahin-caha jusqu'à l'ambulance, et me voilà!....

—

Le vaillant officier revenait de loin et loin il devait aller. Commandant de corps d'armée, président du Comité technique de la cavalerie, membre du Conseil supérieur de la guerre, puis chef suprême de l'armée, telles sont les étapes que le général de Galliffet a parcourues dans la seconde partie de sa carrière.

Sait-on qu'un jour il fut question de lui pour l'emploi de généralissime ? Le capitaine Choppin, dans ses notes si fournies et si intéressantes, raconte le fait dans tous ses détails.

Cela devait se passer vers 1890 ou 1891. Le général Saussier venait de subir une dangereuse opération, et on le considérait comme perdu, M. de Freycinet, alors ministre de la guerre, s'occupe aussitôt de désigner son successeur, pour que l'emploi de généralissime ne reste pas un seul instant vacant.

Le choix était des plus délicats : cinq membres du Conseil supérieur de la guerre étaient sur les rangs, avec des titres également sérieux. Le ministre coupe court à ses indécisions en arrêtant son choix sur le nom du plus ancien, alors en inspection à Toul. Au conseil des ministres qui suivit, M. de Freycinet annonce sa détermination.

—Et quel est le général que vous avez désigné? lui demande un ministre.

—Le général de Galliffet!

Là-dessus, effarement général dans la salle du conseil. Le calme finit pourtant par se rétablir et un des collègues de M. de Freycinet hasarde cette observation :

—Je tiens le général de Galliffet en haute estime et j'apprécie ses brillants services; mais il me semble qu'il est impossible de placer un noble à la tête des armées de la république!

La forte constitution du général Saussier tira heureusement tout le monde d'embarras.....

—

Le général de Galliffet, passé au cadre de réserve en janvier 1895, vivait depuis plus de quatre ans dans une retraite presque complète, lorsque, au moins de juin 1899, M. Waldeck Rousseau lui offrait le portefeuille de la guerre, qu'il devait conserver pendant onze mois, jusqu'en mai 1900.

Les événements de l'époque sont encore trop rapprochés de nous pour que le souvenir s'en soit obscurci. Bornons-nous à rappeler l'attitude du général lors du mémorable procès de Rennes.

Le ministre de la guerre n'avait jamais voulu se prêter au rôle que le président du conseil voulait lui faire jouer, et il s'était énergiquement refusé à tracer au ministère public des réquisitions écrites. Son opposition irréductible fit échouer le complot gouvernemental en faveur de l'acquittement.

Il attendait en toute confiance le verdict des juges de Rennes. Dès qu'il lui fut connu, il fit signer, dans un but d'apaisement, la grâce du condamné et adressa à l'armée l'ordre du jour fameux qui fit un si beau tapage à l'époque :

L'incident est clos! Les juges militaires, entourés du respect de tous, se sont prononcés en toute indépendance. Nous nous sommes, sans arrière-pensée aucune, inclinés devant leur arrêt. Nous nous inclinerons de même devant l'acte qu'un sentiment de profonde pitié a dicté à M. le président de la république. Il ne saurait plus être question de représailles quelles qu'elles soient.

Donc, je le répète, l'incident est clos.

Je vous demande et, s'il était nécessaire, je vous l'ordonne, d'oublier le passé pour ne songer qu'à l'avenir.

Avec tous mes chers camarades, je crie, de grand cœur : "Vive l'armée!" celle qui n'appartient à aucun parti, mais seulement à la France.

Le document était accompagné d'une note disant que l'ordre serait porté à la connaissance des corps et services et lu devant les troupes par les commandants de compagnie, de section, d'escadron et de batterie.

C'est dans le plus grand secret, raconte le capitaine Choppin, que le général de Galliffet avait fait autographier cet ordre, rédigé de sa main, à vingt-deux exemplaires, un pour chaque général en chef. Une indiscrétion le fit connaître à M. Waldeck-Rousseau qui écrivit aussitôt au ministre de la guerre :

Mon cher général, j'apprends que vous adressez un ordre à l'armée. Je ne peux m'y opposer, c'est votre droit. Mais j'espère que cet ordre ne sera, en aucun cas, communiqué à la presse.

La réponse ne se fit pas attendre :

Mon cher président, je ne ferai rien, tout au contraire, pour que cet ordre ne parvienne aux oreilles de toute la France.

—

On sait à la suite de quelles circonstances dramatiques le général de Galliffet quitta tout à coup le ministère. Un officier attaché au 2e bureau de l'état-major de l'armée, avait découvert des lettres relatives à l'affaire Dreyfus et émanant de policiers dont les noms ont figuré au procès de Rennes. L'officier, le capitaine Fritsch, s'était empressé de dévoiler les louches entreprises desdits policiers, d'où grand tapage dans le camp des ennemis de l'armée, d'où interpellation à la Chambre.

L'affaire vint à la séance du 28 mai 1900. Au cours des débats, le président du conseil ayant gravement outragé le capitaine Fritsch le ministre de la guerre sortit aussitôt de la salle des séances, rentra rue Saint-Dominique et envoya immédiatement sa démission à M. Waldeck Rousseau. Le lendemain, il était remplacé par le général André.

Cette journée du 28 mai 1900 marqua la dernière étape de la vie publique du général de Galliffet. Depuis lors, depuis neuf ans passés, l'ancien ministre s'était confiné dans la retraite la plus absolue, vivant avec ses souvenirs,—et quels souvenirs!—recevant quelques amis dévoués avec qui il aimait à causer des choses d'autrefois, et aussi occupant une bonne partie de ses loisirs à mettre en ordre les notes qu'il écrivit au jour le jour sur les événements auxquels il avait été mêlé, sur les hommes qu'il avait connus et fréquentés.

Connaissant la franchise et la crânerie qui caractérisaient le général de Galliffet, et l'alerte façon dont il savait manier la plume, nous sommes certain que ces notes feront quelque sensation lorsqu'elles seront publiées. Car elles viennent le jour—le général en a donné la formelle assurance à ses amis—six mois après sa mort.

En attendant, ne peut-on penser, quelles qu'aient pu être, au cours de sa carrière si mouvementée, les erreurs du général de Galliffet, ne peut on penser que la France, devant la tombe qui s'ouvre, ne se souviendra que de la place considérable que ce soldat a tenue dans notre histoire militaire du dernier demi siècle et aussi de la large part qu'il a prise, depuis nos désastres, à la réfection de son armée.

LUCIEN NICOT.

PEOPLE'S
SAVINGS, TRUST AND BANKING CO.
Ressources, plus de $4,500,000.00
4 POUR CENT SUR LES EPARGNES
17 juil—ss 31

The 'Allenburys' Foods

MOTHER AND CHILD Baby 63 months of age fed from birth on the Allenburys' Foods

Une Bonne Partance dans la Vie.

Les mères doivent savoir comme une bonne santé est essentielle à leur enfant pour l'avenir. Un enfant mal nourri s'en ressent plus tard ; il n'arrive pas au plein développement de sa taille et manque de vigueur. Si vous ne pouvez pas nourrir votre enfant, donnez-lui une nourriture qui remplace le mieux le lait humain. Aucun farineux, aliment renfermant de l'amidon ou lait de vache non coupé n'est donné à un enfant au-dessous de 6 ou 7 mois.

Les "Allenburys" Foods sont préparés de façon à rendre le lait de vache semblable au lait humain, et sont digérés facilement.

Les 'Allenburys' Foods

NOURRITURE No 1. De la naissance à 3 mois.
NOURRITURE No 2. De 3 à 6 mois
NOURRITURE No 3. De 6 mois à plus.

Pamphlet traitant de la Nourriture des Enfants, donné gratuitement.

ALLEN & HANBURYS Ltd., 37, Lombard Street, LONDON.

9 juin—1 an

LAZARD'S
604-606 RUE DU CANAL.
Nous prendrons possession de notre nouvel établissement, 718 721 rue du Canal, le 1er SEPTEMBRE. Notre VENTE DE DEMENAGEMENT offre des Valeurs sans Précédent en Vêtements.

19.95	16.95	14.95	9.95
Pour Costumes de $35, $30, $28 et $25	Pour tous les Costumes de $22 et $20	Pour tous les Costumes de $18 et $15	Pour tous les Costumes de $15 et $12.

Réductions et Soldes sur tous nos Complets de Fantaisie pour Hommes et Habits et Pardessus. Grandes Réductions sur les Articles pour Enfants.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux blocs de la rue du Canal, Nouvelle-Orléans
dim mar ven—